

hommes sorti pour l'arrêter. L'attaque fut vive, la résistance opiniâtre. Les Anglais furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, et leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussitôt ouverte devant Quebec. Mais, comme on n'avait que des pièces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, et qu'une forte escadre anglaise remonta le fleuve, il fallut lever le siège dès le 16 mai, et se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables, dont l'une avait descendu le fleuve, l'autre l'avait remonté, et la troisième était arrivée par le lac Champlain, entourèrent ces troupes, qui, peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquents et des fatigues continuelles, manquaient tout à la fois de munitions de bouche et de guerre, et se trouvaient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avait jamais été recruté, et qui, aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avait fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler; et ce fut pour la colonie entière. Les traités de paix cimentèrent la conquête. Elle augmenta la masse des possessions anglaises dans le nord de l'Amérique.

xxii.  
État du Canada depuis qu'il a passé sous la do-

Pendant quatre années la colonie fut divisée en trois gouvernemens militaires. C'étaient les officiers des troupes qui jugeaient les causes ci-

viles et militaires à Quebec et aux Trois-Rivières, tandis qu'à Montréal ces fonctions augustes et délicates étaient confiées à des citoyens. Les uns et les autres ignoraient également les lois. Le commandant de chaque district, auquel on pouvait appeler de leurs sentences, ne les connaissait pas davantage.

L'année 1764 vit éclore un nouveau système. On démembra du Canada la côte de Labrador, qui fut jointe à Terre-Neuve; le lac Champlain, et tout l'espace au sud du quarante-cinquième degré de latitude, dont la Nouvelle-York fut accrue; l'immense territoire à l'ouest du fort de la Golette et du lac Nissiping, qui fut laissé sans gouvernement. Le reste, sous le nom de province de Quebec, fut soumis à un chef unique.

A la même époque on donna à la colonie les lois de l'amirauté anglaise: mais à peine cette innovation fut elle aperçue, parce qu'elle n'intéressait guère que les conquérans en possession de tout le commerce maritime.

On fit plus d'attention aux lois criminelles d'Angleterre. C'était un des plus heureux présens que pût recevoir le Canada.

Auparavant un coupable, vrai ou présumé, était saisi, jeté dans une prison, interrogé, sans connaître ni son délit ni son accusateur, sans pouvoir appeler auprès de lui ou ses parens, ou ses amis, ou ses conseils. On lui faisait jurer de dire la vérité, c'est-à-dire de s'accuser lui-même, et,

mination  
britannique.

pour comble d'absurdité, sans attacher aucune valeur à son témoignage. On s'étudiait ensuite à l'embarasser de questions captieuses, dont il était plus facile au crime impudent qu'à l'innocence troublée de se démêler. On eût dit que la fonction d'un juge n'était que l'art subtil de trouver des coupables. On ne le confrontait avec ceux qui avaient déposé contre lui qu'un instant avant le jugement qui prononçait ou la punition, ou le plus ample informé, ou la torture et le supplice. Dans le cas d'absolution, l'innocent n'obtenait aucune indemnité. Au contraire, la sentence capitale était toujours suivie de confiscation; car telle est en abrégé la procédure criminelle française. Le Canadien conçut facilement et sentit vivement le prix d'une législation qui ne laissait subsister aucun de ces désordres.

Le code civil de la Grande-Bretagne ne causa pas la même satisfaction. Ces statuts sont compliqués, obscurs, et multipliés; ils sont écrits dans une langue qui alors n'était pas familière au peuple conquis. Indépendamment de ces considérations, les Canadiens avaient vécu cent cinquante ans sous un autre régime. Ils y tenaient par la naissance, par l'éducation, par l'habitude, et peut-être aussi par un certain orgueil national. Pouvaient-ils n'avoir pas un chagrin extrême de voir changer la règle de leurs devoirs, la base de leur fortune? Si le mécontentement ne fut pas porté jusqu'à troubler l'ordre public, c'est que

les habitans de cette région n'avaient pas encore perdu cet esprit d'obéissance aveugle qui avait si long-temps dirigé toutes leurs actions; c'est que les administrateurs et les magistrats qu'on leur avait donnés s'écartèrent constamment de leurs instructions pour se rapprocher autant qu'il était possible des coutumes et des maximes qu'ils trouvaient établies.

Cet ordre de choses ne pouvait pas durer. Le parlement le sentit. Il régla qu'au premier mai 1775 le Canada recouvrerait ses premières limites; qu'il serait régi par son ancienne jurisprudence et par les lois criminelles et maritimes de l'Angleterre; qu'il aurait l'exercice libre de la religion romaine, sans que ce culte pût jamais être un obstacle à aucun des droits du citoyen; que la dîme ecclésiastique, que les obligations féodales, si heureusement tombées en désuétude depuis la conquête, recouvreraient leur première force. Un conseil formé par le roi pouvait annuler ces arrangemens, exercer tous les pouvoirs, excepté celui d'imposer des taxes. Il devait être composé de vingt-trois personnes choisies indifféremment dans les deux nations, et assujetties seulement à un serment de fidélité.

Cette aristocratie, très-variable et d'un genre tout-à-fait nouveau, déplut généralement. Les anciens sujets de la Grande-Bretagne, établis depuis peu dans cette nouvelle possession, furent fort mécontents de se voir ravir une partie de leurs

premiers droits. Les Canadiens, qui commençaient à connaître le prix de la liberté, et auxquels on avait promis ou fait espérer le gouvernement anglais, se virent avec douleur déçus de leurs espérances. Il est vraisemblable que la cour de Londres elle-même ne pensait pas plus favorablement de son opération. C'est le mécontentement déjà connu de la plupart de ses provinces du Nouveau-Monde qui lui inspira cet arrangement.

Mais enfin qu'est devenu le Canada durant le cours de ces révolutions trop rapidement arrivées dans le gouvernement ?

Les premières années de tranquillité ont servi à tirer la colonie de l'espèce de chaos où une guerre malheureuse et destructive l'avait plongée. Les améliorations n'ont pas tardé à suivre.

Le plus difficile était de tirer les Canadiens de la profonde ignorance où ils croupissaient. Très-peu savaient lire, et aucun n'étendait ses idées au-delà des besoins physiques. Il n'y avait dans la province ni livres, ni imprimeries, ni papiers publics, ni aucune source d'instruction. On faisait machinalement ce qu'on avait vu faire, sans même soupçonner qu'il fût possible de rien ajouter d'utile à ces routines. Le conquérant fit luire un jour pur à ces yeux fermés jusqu'alors à toute lumière. Son exemple entraîna jusqu'aux vieillards qui n'étaient pas en état d'entendre ses principes. Les plus jeunes, les plus intelligents, par-

vinrent à saisir ses théories; et en peu de temps la colonie entière ou presque entière se trouva animée d'un nouvel esprit.

Il n'y avait rien à changer au commerce du castor et des pelleteries, anciennement et encore aujourd'hui la plus grande ressource de la province. Loin de diminuer, comme on le craignait, il a un peu augmenté, parce que les Canadiens, plus actifs que leurs voisins, plus habiles à traiter avec les sauvages, sont parvenus à resserrer les liaisons de la baie d'Hudson et de la Nouvelle-York. Les fourrures ont d'ailleurs doublé de valeur en Europe, tandis que les objets qu'on donne en échange n'ont que peu augmenté de prix.

Depuis assez long-temps le Canada faisait des bas, des dentelles, de grosses toiles, des étoffes communes. On pouvait étendre, on pouvait améliorer ces fabriques généralement abandonnées aux femmes. L'intérêt de la Grande-Bretagne s'opposait à l'augmentation de cette industrie; et ces faibles manufactures sont restées dans l'état où on les avait trouvées.

Il n'en a pas été ainsi des troupeaux. Les bêtes à cornes ont été multipliées, ont été perfectionnées. On en a beaucoup salé pour les besoins intérieurs, pour la navigation et pour les Indes occidentales. Les chevaux ont encore plus fixé l'attention. Ils sont généralement petits, mais supérieurs aux plus renommés pour la sûreté, pour la vigueur, pour la célérité et pour la durée.

Aucun soin ne leur est nécessaire ; toute nourriture leur convient ; et le climat , quel qu'il soit , ne fait point impression sur eux. Aussi servent-ils dans tout le continent septentrional pour le renouvellement des races. New-York en faisait un grand commerce dans les îles anglaises. C'est maintenant le Canada qui les y porte.

La culture du lin , du chanvre , du tabac , a reçu des accroissemens sensibles. Celle des grains a surtout prospéré. Avant la conquête , la colonie pouvait à peine se nourrir , et ne connaissait pas même le froment d'hiver. En 1770 elle a commencé à fournir des farines aux Indes occidentales , du blé à l'Italie , au Portugal , à l'Espagne , à l'Angleterre même ; et cette exportation augmente continuellement.

Jamais il n'y eut d'homme plus propre que le Canadien à construire et à réparer des canots , à les faire remonter contre les torrens ou à les faire descendre sur des courans rapides , à les retirer des abîmes ou à les y replonger. Dans toutes ces opérations sa dextérité était aussi étonnante que son audace était effrayante. On l'aurait cru né pour être le premier matelot du monde. Cependant il eut toujours un éloignement marqué pour la mer. Les Anglais ont réussi , quoique lentement , à vaincre cette répugnance. Leurs nouveaux sujets ne craignent plus l'Océan ; et ils ont déjà établi quelques pêcheries dans le golfe Saint-Laurent. Ce mouvement augmentera à mesure que leur navigation

aux îles britanniques deviendra plus vive et plus profitable.

A mesure qu'il s'établissait un meilleur ordre de choses dans la colonie , les hommes devaient s'y multiplier. Aussi une population de quarante-vingt-onze mille âmes , que les combats , la misère et l'émigration devaient avoir beaucoup diminuée , s'y est-elle successivement élevée à cent cinquante-trois mille. La province n'a pas dû cet accroissement à de nouveaux colons. Il y est arrivé à peine trois mille Anglais ou protestans étrangers. C'est la paix , c'est l'aisance , c'est l'accroissement des travaux utiles qui ont produit cet heureux événement.

Dès 1769 les exportations du Canada passaient quatre millions de livres. En 1772 ses dettes étaient entièrement payées , et il n'avait point de papier-monnaie. Dans les années suivantes , il vit augmenter son numéraire , et par la multiplication de ses denrées . et par les dépenses du gouvernement. Indépendamment de ce que la Grande-Bretagne dépensait pour ses troupes , son administration civile lui coûtait annuellement 625,000 liv. ; tandis qu'elle ne retirait que 225,000 livres des impositions dont en 1765 , 1772 et 1773 , elle avait chargé les vins , les eaux-de-vie , le rum , les mélasses , les couleurs et les verres.

Tel était le Canada lorsque les animosités qui divisaient la Grande-Bretagne et ses provinces de l'Amérique septentrionale se changèrent en une

guerre ouverte. Ce fut le 18 avril 1775 que coula pour la première fois le sang à Lexington. Le lendemain de cette journée à jamais mémorable, quelques milices de Connecticut, quelques milices de Massachusset, volèrent au lac Champlain, surprirent les forteresses de Ticonderago et de Crowpoint, et firent les garnisons prisonnières, s'y emparèrent d'une artillerie nombreuse, et s'établirent solidement sur cette importante frontière du Canada.

Ce succès brillant et inespéré rassura un peu les mécontents, ou, comme on les appelait alors, les rebelles. Ils craignaient de voir fondre à tout moment sur eux les Canadiens, de tout temps passionnés pour les combats, et conduits par leur gouverneur Carleton, le plus sévère et le plus expérimenté des généraux anglais. L'avantage qu'on venait d'obtenir diminuait le danger sans le dissiper entièrement. Le congrès aurait bien souhaité d'occuper chez eux ces voisins inquiets; mais il manquait d'armes, de munitions, de troupes, de tout ce qui paraissait nécessaire pour une invasion éloignée et difficile.

Les obstacles, tout grands qu'ils étaient, ne parurent pas insurmontables à Arnold, qui de marchand de chevaux était devenu soldat. Ce nouveau guerrier, qui tenait de la nature un corps robuste, un esprit tout de feu, un cœur inaccessible à la crainte, et qui, dans les situations souvent fâcheuses où il s'était trouvé, avait acquis une

profonde connaissance des hommes et des choses, offrit d'attaquer lui-même le bas Canada par une route jugée jusqu'alors impraticable, tandis que d'autres feraient une diversion utile en se portant par des chemins connus et fréquentés dans les parties supérieures de la province. Le plan est accepté plutôt par enthousiasme que par réflexion. Son auteur part des environs de Boston à la tête de douze cents hommes, s'embarque à New-Berry sur la rivière Merrimack, et arrive heureusement dans la nouvelle Hampshire, à l'embouchure du Kennebec.

Il fallait remonter ce fleuve, de tous ceux du globe peut-être le moins praticable. La navigation y est sans cesse interrompue par des courans rapides, par des chutes d'eau, par de grands rochers, par des arbres confusément entassés. Les bateaux les mieux construits y font difficilement quatre ou cinq milles par jour; encore faut-il les dégager souvent de la vase où ils se sont enfoncés; encore faut-il souvent les relever après qu'ils ont chaviré; encore faut-il les porter souvent, ainsi que leur charge, dans des espaces quelquefois très-considérables; encore faut-il les traîner du rivage même dans les endroits les plus favorables. Ceux que ce travail seul épuiserait n'en sont pas moins obligés de traverser à terre des marais profonds, et de se faire jour, la hache à la main, à travers des bois touffus et remplis de lianes. L'infatigable Arnold vint à bout de vaincre ces diffi-

cultés ; mais en sacrifiant la plus grande partie de ses munitions et de son bagage ; mais en abandonnant ses subsistances ; mais en vivant de fruits sauvages , de feuilles d'arbre , des objets les plus dégoûtans.

A la source du Kennebec , les malades furent renvoyés , escortés par ceux de leurs compagnons qui , faute de force ou de courage , paraissaient les moins propres à l'expédition qu'on allait poursuivre. La troupe , réduite à six cent cinquante hommes , traversa gaiement les hautes montagnes qui anciennement séparaient les possessions anglaises des possessions françaises , pénétra dans le Canada , et se porta audacieusement devant Quebec , où elle devait être jointe par Mongommery.

Cet autre chef des Américains , qui avait autrefois servi avec quelque distinction dans les armées britanniques , et qui depuis s'était établi dans la Nouvelle-York , traversa le lac Champlain avec trois mille hommes , s'empara des forts qu'il eût été dangereux de laisser derrière lui , battit Carleton , fit prisonnières le peu de troupes régulières qui défendaient le pays , et se réunit dans les premiers jours de décembre à Arnold , qui , depuis le neuf du mois précédent , bloquait la capitale de la province.

Cette ville , d'une grande étendue , n'avait pour défenseurs que quatre cents matelots , quelques bourgeois , quelques artisans ; mais aussi n'était-elle attaquée que par un très-faible corps améri-

cain , soutenu par un petit nombre de Canadiens , moins abrutis que leurs concitoyens par un long esclavage. Les autres , contenus par la noblesse et le clergé , dont le ministère avait respecté les prérogatives , se contentèrent de rester neutres entre la nation qui , contre ses promesses , perpétuait leur joug , et celle qui , sans leur rien devoir , venait leur donner le plus précieux des biens , la liberté.

On avait compté sur une conduite plus vigoureuse contre l'Angleterre de la part des anciens sujets de la France. Cependant la place n'en fut pas moins sommée le 7 décembre d'ouvrir ses portes. Carleton , qui s'était débarrassé des bouches inutiles , qui pouvait prendre confiance en tout ce qui était resté dans les murs , qui connaissait toute la faiblesse de l'assaillant , rejeta avec hauteur la proposition ; et il fallut commencer un siège.

On n'avait pas d'assez grosse artillerie pour faire brèche. Trois pieds de neige couvraient la terre. Une forte glace ne permettait pas d'ouvrir la tranchée. Les troupes , mal nourries et mal vêtues , souffraient plus qu'on ne saurait dire. Il fallait qu'elles périssent toutes de misère sous les murailles , ou qu'on abrégât la durée de tant de maux. Mongommery ordonna un assaut général pour le 31 décembre. Un boulet de canon le tua lorsque , déjà maître d'un poste , il s'avancait pour en attaquer un second. La majeure partie de ce qui le suivait fut massacrée ou faite prisonnière , et

le reste mis en déroute. La garnison, d'abord obligée de diviser ses forces, eut la liberté de les réunir toutes contre Arnold, qui avait remporté de grands avantages, et qui s'en promettait de plus décisifs. Malgré l'infériorité du nombre, malgré le désavantage du terrain, malgré le carnage que faisaient des siens des batteries très-bien servies, quoique grièvement blessé, cet homme inébranlable continua à se battre pendant trois heures, et fit une retraite aussi brillante que le combat avait été opiniâtre.

Mille ou douze cents Américains avaient à peine échappé au carnage de cette journée. S'éloigner d'un théâtre si sanglant paraissait à la plupart d'entre eux le seul parti raisonnable à prendre. Arnold, que la mort de Mongommery plaçait à la tête de ces faibles débris d'une faible armée, pensa autrement. Il s'éloigna seulement de trois milles de Quebec, et appela à lui quelques petits corps restés sur les derrières pour contenir dans l'obéissance les contrées récemment occupées. Ces renforts le mirent en état de se rapprocher de la place. On commença à la canonner de nouveau le 4 avril de l'an 1776, et à la bombarder le 23 du même mois. Cette attaque, toute vive qu'elle était, n'avait pas déterminé la ville à capituler, lorsque les grands secours qu'elle attendait d'Angleterre abordèrent à ces plages sauvages. Il ne resta alors au général américain, trop peu secouru par le congrès, d'autre parti à prendre que celui de lever le

siège, que celui d'évacuer le Canada : mais, en cédant à la nécessité, il se montra digne d'un meilleur sort ; il prouva que le génie peut quelquefois tenir lieu d'expérience ; il présenta toujours un front menaçant ; il remporta avec quelques paysans armés depuis peu plusieurs avantages sur des troupes plus nombreuses, et de longue main formées à la discipline de l'Europe.

Cependant Carleton ne donnait pas un moment de relâche aux Américains. Après les avoir chassés de tous les postes qu'ils occupaient dans le continent, il les poursuivit sur le lac Champlain, prit ou brûla leur petite flotte, et se rendit maître de Crow-point. Il aurait bien souhaité d'emporter aussi Ticonderago ; mais la place était susceptible d'une défense opiniâtre ; et la saison lui faisait une loi de rentrer sans délai dans le centre de la province confiée à sa vigilance. Son projet était d'attaquer ce poste important au printemps suivant, et d'y borner ses opérations. Une garnison considérable qu'il comptait y laisser devait tenir dans des inquiétudes continuelles les pays voisins, et les forcer à se couvrir de nombreuses troupes. Un plan qui, sans rien compromettre, assurait une forte diversion, lui paraissait préférable à des marches ultérieures, certainement dangereuses, et peut-être impraticables.

Le ministère britannique n'en jugea pas ainsi. Il ordonna à Bourgogne de sortir du Canada avec ce qu'il y avait de troupes régulières, avec ce

qu'on y pourrait assembler de volontaires, et de se porter sur les rives de l'Hudson dans la Nouvelle-York. Le vice de cette conduite ne tarda pas à être puni. Le général, l'armée, furent réduits à capituler et à se rendre prisonniers de guerre.

Cette grande humiliation, cette grande perte, pouvaient être suivies de plus grands malheurs. Le Canada était sans défense, et tout invitait à l'envahir. Le général Schuyler, qui connaissait très-parfaitement les trois routes qui y conduisent, offrait de se charger de l'expédition, et répondait en quelque sorte du succès. Cette ouverture fut d'abord négligée par le congrès pour des raisons qui ne nous sont pas connues; et lorsqu'on voulut y revenir, il n'était plus temps. Par ces circonstances, la province se trouva heureusement délivrée de plus de calamités qu'elle n'en avait éprouvé à la première invasion.

Elle est restée soumise à la Grande-Bretagne, tandis que les autres parties du continent américain s'en détachaient. Ce hasard heureux ou malheureux lui a fait espérer que ses farines, ses bœufs, ses chevaux, ses bois, ses autres productions approvisionneraient exclusivement les îles anglaises des Indes occidentales; et elle a formé de grands établissemens pour suffire à des besoins toujours renaissans. Ses habitans ne se sont pas dissimulé qu'un climat moins dur, des rivières plus navigables, des mers moins orageuses, une plus grande proximité, donnaient sur eux des avantages

marqués aux États-Unis; mais ils ont pensé que leur métropole n'admettrait pas dans ses possessions des peuples qui venaient de l'abjurer et de se jeter dans les bras de ses ennemis. Qui peut prévoir ce qui arriverait si les anciens et les nouveaux Canadiens étaient trompés dans leur attente? L'utilité n'est-elle pas la mesure de l'attachement et même souvent de l'obéissance? Peut-être n'y a-t-il que des prospérités éclatantes, fondées sur une prédilection bien décidée, qui soient capables de resserrer des liens qu'un exemple récent et d'autres tentations plus fortes encore porteraient à rompre.

Au voisinage du Canada est la baie d'Hudson. Ce détroit, dont la profondeur est de dix degrés, est formé par l'Océan au nord de l'Amérique. Son embouchure a six lieues de largeur. L'entrée n'en est praticable que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre, encore est-elle alors assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s'y préserver des montagnes de glace auxquelles des navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, et qui, s'étant formées par un hiver permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes éternellement remplis de neige, en ont été détachées par le vent du nord-ouest, ou par quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen d'éviter ce péril est de ranger du plus près qu'il est possible la côte du nord, que la direction des vents et des courans tient sans doute plus libre ou moins embarrassée.

XXIII.  
Climat de la  
baie d'Hud-  
son. Habit-  
des de ses  
habitans.  
Commerce  
qu'on y fait.